

Le trésor de Rackham le Rouge

Yves Chrétien

Numéro 63, printemps 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/13880ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Chrétien, Y. (1995). Le trésor de Rackham le Rouge. *Moebius*, (63), 17–38.

Le trésor de Rackham le Rouge

Yves Chrétien

J'ai trouvé son nom sur le tableau d'affichage du centre commercial de l'île. Passé la ligne des caisses enregistreuses, l'administration a installé un panneau où les gens offrent leurs services et mettent en vente les objets dont ils veulent disposer. Je ne peux m'empêcher, chaque fois que je fais mon marché, de m'arrêter pour lire les réclames. On trouve de tout. Quand j'ai vu sa carte d'affaires, je n'ai pu m'empêcher de sourire :

Jack Borregaard

Captain at Sea

Hunting and Fishing in the Keys and Islets

Sanibel Island, Florida.

Un autre de chez nous qui s'est refait une vie dans le Sud. Beauregard ! A-t-on idée de déformer son propre nom à ce point ! C'est sans doute pour mieux s'intégrer dans le *melting-pot* américain et disparaître dans le paysage qu'il s'est mutilé ainsi. Borregaard ! Un autre canard sauvage du Canada qui a fait la migration d'automne, puis a oublié de remonter vers le nord. J'ai pris rendez-vous avec lui. Il n'y a rien qui vaille un braconnier de chez nous pour localiser le poisson et faire débucher le gibier.

Il n'est pas facile à rejoindre et ne semble pas avoir grand souci de la clientèle. On a même l'impression de le déranger lorsqu'on réussit à l'atteindre au téléphone. Il m'a finalement donné rendez-vous à une marina où il amarre son yacht. Il s'est rendu à l'heure dite, mais ne semblait pas pressé de s'engager. On aurait dit qu'il ne tenait pas à traiter avec un compatriote.

Même si, dès le début de la conversation, il savait que je venais du Québec, il ne m'adressa pas la parole en français et, subséquemment, nous n'avons entre nous utilisé que l'anglais qu'il parlait sans aucun accent, avec aisance et naturel, comme si c'était sa langue maternelle. Ce l'était d'ailleurs peut-être. Pendant la guerre de Sécession, il y eut un général Beuregard dans l'armée sudiste. C'est probablement un de ses descendants et la famille du vaincu a peut-être jugé utile de modifier son nom pour tenter de faire oublier son origine compromettante. Si c'est le cas, les Borregaard n'ont plus rien de francophone, ni le nom, ni la langue, ni même le souvenir. Il y en a beaucoup ici sur les îles de la côte du golfe du Mexique à porter des noms du Québec, les Tétrault, La Croix, Plante et Le Buff, dont le nom, à l'origine, devait sans doute s'écrire Lebœuf. Ils ne savent généralement pas comment il se fait qu'ils ont échoué ici. Quand ils prétendent le savoir, ils vous racontent une invraisemblable histoire de pirates. C'était ici, quand la Floride appartenait à l'Espagne, la côte des flibustiers, le pays de Gasparillo, de César-le-Grand et d'une foule d'autres dont les U.S.A. se sont débarrassés sitôt qu'ils eurent acquis la région. Tout le monde prétend descendre d'eux et Frenchie Cadieux, quant à lui, vous assurera que son ancêtre n'était nul autre que le timonier de Jean Lafitte qui sauva La Nouvelle-Orléans. Si vous en doutez, vous l'insulterez.

Jamais Borregaard ne tenta d'accréditer une telle fable et si vous vouliez connaître l'origine de son nom, il se contentait de dire :

— Could be danish, I was told.

Il ne parlait jamais de lui-même et gardait secrets les détails de sa vie personnelle. Il était discret comme il sied à un capitaine scandinave. Il avait d'ailleurs l'allure et le comportement d'un nordique : grand, mince, les cheveux tirant sur le blond, les yeux bruns, le menton carré et les lèvres minces. Même si le temps était couvert et la luminosité réduite, il portait des lunettes de soleil.

— Que voulez-vous chasser, le crocodile, le lamantin ou le cerf des Everglades ?

Il me posa la question d'un air presque méprisant comme si, à l'avance, il avait décidé qu'il n'était pas intéressé à travailler pour moi. Par ailleurs, on n'était pas en saison de chasse et les sauriens, de même que les lamantins, sont protégés dans la région.

Pourquoi me poser une telle question ?

— Non, ce serait pour pêcher la daurade ou l'achigan de mer...

— De la petite pêche. Vous n'avez pas besoin de guide pour ça. Achetez-vous une ligne et un moulinet... procurez-vous des crevettes et promenez-vous... vous en prendrez partout.

— Je n'ai pas de bateau. Je n'ai pas beaucoup de temps et je n'ai jamais pêché dans le Sud. Je ne connais que la pêche des lacs du Nord. Ici, je ne saurais même pas identifier mes prises... vous ne semblez pas intéressé à me piloter... je vous dérange peut-être... je ne veux pas m'imposer. Je vais chercher ailleurs.

— C'm'on... don't be so tense, I'll do it for you. When d'you wish to go ?

— Demain, si vous êtes libre.

— Parfait ! Soyez devant chez moi demain matin, à sept heures. Nous partirons à la marée montante, je vous emmènerai dans la passe de Captiva ou celle de Boca Grande. Voici mon adresse...

C'est un pays d'îlots de sable couverts de mangroves, de bambous et de palétuviers. Il y pousse aussi des pins australiens qui montent en orgueil comme d'immenses asperges gorgées d'eau. En créole, on appelle ces îles des Cayes, Keys en anglais, Cayas en espagnol. Ce sont des terres basses, à demi noyées lors des grandes marées, complètement submergées par la moindre tornade. On y juche les maisons sur des pilotis. Maintenant, seules les grandes îles sont occupées. Personne n'habite les petits îlets. Il n'y reste plus pour rappeler le passage de l'homme que les tumulus de coquillages érigés par les Caloosas, une tribu indienne maintenant disparue.

Des escadrilles de pélicans patrouillent le ciel, le bec renfoncé dans le cou. Ils volent lourdement et solennellement comme des Catalinas pour soudainement chavirer et plonger dans la mer sur un banc de sardines. Il y a aussi des orfraies qui planent lentement, se laissent tomber et attrapent au vol des poissons volants qui filent au ras de l'eau.

Le lendemain, dès sept heures trente du matin, Borregaard m'attendait devant sa porte. Il habite une maison quelconque, couverte de bardeaux d'amiante, percée de fenêtres-tempête qu'il garde généralement closes pour ne

pas laisser s'échapper la fraîcheur que procure l'appareil de climatisation. Je ne suis pas entré chez lui, ni cette première fois ni jamais. C'est un lieu interdit. La maison est sûrement bien équipée, il a même une antenne parabolique pour capter les émissions de télé transmises par satellite. Il doit capter le Québec, la Grande-Bretagne et la France, peut-être aussi le Mexique, même si les postes de Miami et de Tampa retransmettent pour leurs auditeurs hispaniques les meilleures émissions de Porto Rico et de Mexico.

C'est un maniaque de l'électronique et des communications. Sa vedette est équipée d'un radar, d'un *depth-finder*, d'un téléphone sans fil. Il y a des écouteurs et des cadrans lumineux partout, sans oublier, évidemment, un système sonar pour localiser les bancs de poissons et un poste de radio émetteur-récepteur par lequel il peut converser avec le monde entier. Quand je suis arrivé, il sortait de sa maison et se rendait à son hangar à bateau. C'est une dépendance érigée sur pilotis sur le bord du bayou. Près de la rive flotte un quai où s'entassent des pièges à crabes et des amoncellements de filets et de cordages. Partout des bidons, de vieilles bouées et des tas de détritits divers, caisses de bois, planches vermoulues, cabestans. Le voisinage est semblable, partout des cabanes de bois, des quais, des embarcations à l'ancre au milieu de l'anse ou amarrées à des embarcadères ou des pontons, des voiliers, les voiles roulées, des vedettes, quelques doris crevettiers. Un paysage de bord de l'eau qui ressemble plus à un campement provisoire qu'à un établissement humain définitif, comme s'il fallait à tout moment être prêts à lever l'ancre et à partir pour de bon. Le village a cet aspect depuis cent ans. Maintenant, il y a plus de bateaux à moteur que de voiliers, les maisons sont hérissées d'antennes de télé, les rues sont tendues de fils électriques et des camionnettes corrodées par le sel rouillent un peu partout, mais toujours ici on a l'impression d'un départ imminent.

Il m'accueillit d'un salut de la main et monta sur le bateau faire tourner le moteur. Il venait de le faire démarrer lorsqu'une femme arriva et lui remit une glacière de camping.

— Josefa ! me la présente-t-il sans en dire plus.

Josefa, le même nom que la compagne de José Gaspar, le pirate de Boca Grande. Ce n'est pas son nom à elle, sans doute, pas plus que le sien n'est Borregaard, mais ce ne sont

pas des gens qu'il faut questionner et on n'apprécie pas ici les commentaires non sollicités.

Elle salue rapidement et repart.

C'est une Espagnole aux cheveux noirs lourdement tressés. Elle est mexicaine ou peut-être guatémaltèque. Elle a sans doute du sang indien. Elle pourrait être excessivement jolie mais on dirait qu'elle s'applique à ne pas l'être comme pour ne pas attirer l'attention. Elle est médiocrement vêtue et peignée, mais elle a de très beaux yeux noirs. Elle est plutôt grande pour une métisse... il est indubitable qu'elle a sa part de sang indien, on le voit à la largeur de son visage, à la prééminence de ses pommettes et au reflet bleuté de ses cheveux noirs. Elle a le nez fin et assez court de certains Asiatiques, des lèvres épaisses et sensuelles comme celles qu'on voit aux vieilles sculptures olmèques de la côte de Veracruz, mais c'est par son regard qu'elle est indienne, un regard éteint, presque absent, qui se réveille subitement lorsqu'on ne la regarde pas et qui vous fixe avec acuité.

Il déposa la boîte sur le pont, détacha les amarres et décolla du quai sans même la saluer. Il recula d'abord l'embarcation jusqu'au milieu du bayou puis mit le cap vers l'estuaire et parvint à la baie en suivant les méandres du cours d'eau bordé de palétuviers. Tout le long du parcours, sur des pieux fichés dans le lit de la rivière et qui servent à tendre des nasses, de gros pélicans hiératiques sommeillent d'un œil.

Nous fîmes ce matin-là une pêche miraculeuse dans la passe qui sépare Caya Costa de Captiva nord ; trente-deux daurades, une douzaine de rougets et deux truites de mer. Il m'enseigna l'art d'appâter avec des crevettes vivantes, comment laisser filer les lignes lestées de plomb jusqu'au fond pour ensuite les remonter d'un pied ou deux, et quel mouvement leur imprimer pour attirer le poisson.

— Maintenant que vous savez, me dit-il en descendant à terre, vous n'avez plus besoin de moi. Vous pouvez vous louer un bateau et partir seul. Il vous en coûtera moins cher !

Il tenait à se débarrasser de moi, c'en était gênant.

— Ce n'était pas mon intention. Je voulais faire d'autres expéditions avec vous ; pêcher le thon, par exemple, ou l'espadon, mais vous ne semblez pas intéressé à moi comme client.

— Je suis à votre service, répondit-il, comme s'il n'avait pas d'autre choix que de me louer son temps et sa compétence.

— La prochaine fois, si vous êtes disponible, nous irons à l'espadon. Ce sera l'an prochain ; je repars dans trois jours pour Montréal mais, chaque année, je reviens en novembre.

L'année suivante, effectivement, je retournai avec lui, puis l'année d'après et, à force d'habitude, ce devint une tradition. Je lui envoyais des clients qu'il acceptait avec la même attitude. Il fallait presque le supplier pour qu'il consente à prendre la mer avec vous. Même si deux ou trois fois nous vécûmes ensemble dix ou douze jours, descendant au-delà de Key West, jusque dans les eaux de Cuba, il ne cessa jamais d'être distant. Jamais je ne l'ai questionné sur lui-même, ni sur Josefa ; son attitude l'interdisait. Quant à Josefa elle-même, je ne lui ai jamais parlé. Elle resta toujours lointaine. Il n'y eut guère que le plus jeune de mes fils qui réussit à lui arracher un sourire et à entrer dans sa maison. Il en ressortit même avec un biscuit, un exploit digne de Jason.

Une année, Captain Jack me prit par surprise et m'annonça :

— J'ai acheté l'appartement que vous louez chaque année. J'aimerais que, dorénavant, vous acquittiez votre loyer en me faisant parvenir des chèques payables au porteur... est-ce trop vous demander ? Je suis prêt à signer d'avance les quittances...

Pourquoi m'objecter ?

S'il tenait à avoir des difficultés avec le fisc américain, tant pis pour lui. Il n'est pas illégal de faire des chèques payables au porteur ; ce qui l'est, c'est de ne pas déclarer l'intégralité de ses revenus et de se soustraire au paiement de l'impôt. J'ai donc fait comme il me le demandait, à lui de faire les déclarations fiscales requises.

Deux ans plus tard, alors que nous étions seuls sur le pont de la vedette, il s'adressa à moi, pour la première fois, en français. J'en fus surpris. Mon étonnement dut l'impressionner parce qu'il trouva nécessaire de préciser que s'il s'adressait à moi dans notre langue maternelle commune, c'était de sa part une manifestation et une preuve d'extrême confiance.

— J'ai besoin d'une adresse, au Québec. Puis-je utiliser la vôtre, pour y recevoir du courrier, peu... très peu... ?

— D'accord, et ces lettres, je vous les expédie ici ?

— Non, conservez-les, apportez-les-moi quand vous reviendrez.

— Et si, une année, je ne viens pas ?

— Alors, vous me les apporterez l'année suivante. Maintenant, si vous voulez bien, nous recommencerons à parler anglais. Je ne veux pas que l'on se doute que je parle français !

— ... et que vous êtes québécois ! Vous tenez donc tant à votre déguisement danois ?

— Oui, énormément !

— À votre service, capitaine !

Quand mon fils apprit que l'appartement était la propriété de Captain Jack et que c'est à lui que je payais le loyer, il me surprit en me disant :

— Je le savais.

— Tu savais quoi ?

— Que Captain Jack avait trouvé le trésor !

— Un trésor... tu crois encore aux trésors !

— Sais-tu qui habitait Estero, l'île d'à côté ?

— Non, qui ? Gasparillo, César-le-Grand, Jean Lafitte ?

— Non, Rackham, Rackham le Rouge !

— Le Rackham de Tintin ?

— Oui, lui. Il a réellement vécu. Il vivait ici à côté, à Estero, avec sa maîtresse, Anne Bonmy, et son surnom, ce n'était pas « le Rouge », c'était Calico Jack... Jack, comme Captain Borregaard... lui aussi, on devrait l'appeler Calico Jack...

— Tu lis trop *Tintin* !

— Je te dis, p'pa, ton capitaine, il a trouvé un trésor !

— Penses-tu ?

— Combien vaut l'appartement ?

— Cent cinquante, cent soixante-quinze mille dollars américains !

— Tu vois ! Comment veux-tu qu'il puisse acheter une propriété de ce prix au salaire que tu lui paies ? Comment lui donnes-tu, par jour, pour lui et son bateau ? Deux cents, trois cents dollars ?

— C'est ça.

— Alors, avec ce salaire-là, pour acheter l'appartement, il faut qu'il ait trouvé le trésor de Rackham le Rouge.

— De Calico Jack, tu veux dire !

— C'est ça, demande-le-lui, tu verras !

Inutile de poser une question pareille à Captain Jack, il ne me laisserait plus remonter à bord. Un jour, cependant, je vins bien près de croire mon fils. Alors que nous pêchions la truite de mer, il me demanda subitement :

— Accepteriez-vous de me laisser descendre sur la petite caye, là-bas, au large. Vous pourriez continuer de pêcher ; vous êtes suffisamment expérimenté pour vous débrouiller seul. Quand je vous ferai signe, vous pourrez venir me chercher.

Il ouvrit une armoire et en sortit un appareil qui ressemblait à un aspirateur électrique. C'était un détecteur de mines. Je le descendis à terre et, au bout d'une heure, il était de retour.

— Il n'y a rien là, me commenta-t-il.

— Vous croyez aux histoires de trésor ?

— Pourquoi pas !

— Alors vous passez, systématiquement, toutes les îles à l'aspirateur.

— Systématiquement.

— Avez-vous déjà trouvé quelque chose ?

— Quelques petites choses... des cachettes individuelles... la part attribuée au mousse et que, comme un écureuil, il s'est empressé d'aller enfouir...

— C'est quand même excitant !

— On ne sait jamais ce qu'on peut trouver.

— Vous n'êtes pas obligé de me dire si vous avez trouvé quelque chose sur cette île.

— Évidemment pas, mais pour que vous ne vous excitiez pas trop, je vais tout vous dire : je n'ai absolument rien trouvé !

Ce jour-là, il avait beaucoup parlé. Généralement, sauf s'il était question de chasse ou de pêche, il se taisait. Il s'en tenait à son strict rôle de capitaine et de pêcheur. Une seule fois, je l'ai entendu se mêler à la conversation et émettre des idées personnelles. Le soir était tombé. Une lune énorme et bouffie trônait dans le ciel velouté du golfe. C'était le calme plat. Nous étions ancrés par dix mètres de profondeur. Nous étions six à bord, j'avais emmené quatre compagnons et nous buvions comme des forbans. L'un de mes amis, alors que nous discussions, se retourna et interpella le capitaine qui dénouait un filin :

— And you, Captain Borregaard, what do you think, can Quebec become an independant nation ?

Sans hésiter, Captain Jack répondit :

— Certainly not !

— Why ? insista l'autre.

— Because nobody is interested in helping you. Nobody would achieve anything by helping you !

Aucun pays, continua-t-il, en anglais toujours, n'est arrivé à se libérer par ses propres moyens, même pas les U.S.A. La France, avec La Fayette et Rochambeau, a permis à l'Amérique de se libérer. L'Algérie a gagné sa guerre grâce à ses voisins arabes. Le Viêt-nam a vaincu la France, puis les U.S.A., grâce à l'aide chinoise... Ici, en Amérique, Cuba ne se serait jamais libérée de l'Espagne sans Teddy Roosevelt et ses rangers. Pour qu'un peuple se libère, il faut qu'un autre lui vienne en aide et il faut que cette autre nation y trouve son intérêt. Qui donc aidera le Québec ? Comptez-vous sérieusement sur la France ?

Ainsi parla Captain Jack, la seule fois où je l'entendis émettre une opinion politique. Nous étions tous, sauf lui, un peu ivres de soleil, d'air salin, de rhum et de rires. Cette nuit-là, nous avons dormi à même le pont et tout fut oublié.

L'année suivante, je fus fidèle au rendez-vous, lui aussi, mais l'année d'après, je n'arrivai pas à le rejoindre. Il avait, depuis quelques années, déménagé à Bokeelia, sur l'île aux Pins.

— C'est moins cher de vivre là-bas, avait-il expliqué. Il n'y a plus que les très riches qui peuvent se permettre de vivre à Sanibel et je n'aime ni les rentiers ni les millionnaires. Sur mon bateau, ça va, mais à terre... avec tous ces gens qui conduisent des Cadillac, des Mercedes et des Rolls-Royce, moi, avec ma casquette, ma vareuse et mon Pick-Up Dodge, je ne cadre plus dans le paysage... et je ne les aime pas, alors, je suis parti !

Malgré la distance, de Sanibel à Bokeelia, j'avais continué de pêcher avec lui. Il venait me chercher à domicile, s'ancrant au large devant l'immeuble ; il détachait la petite chaloupe et venait me chercher à la rame. Quand il y avait trop de mer, il me donnait rendez-vous dans une marina de la baie.

Cette année-là, je ne parvins pas à l'atteindre. L'opératrice de la compagnie de téléphone répondait que le service avait été discontinué. Je n'arrivais pas à le croire. Il avait probablement changé de numéro de téléphone et oublié de me prévenir. Pourtant, au service de renseignements, la préposée affirmait qu'il n'y avait aucun abonné du nom de Borregaard. C'était impossible. Il fallait que je le rejoigne pour lui payer mon loyer. Je me rendis donc chez lui, à Bokeelia, à l'extrémité nord de l'île des Pins, dans l'anse de Boca Grande. Une nouvelle famille habitait la maison. Borregaard était disparu.

— Personne ne les a vus depuis dix mois, ni lui, ni sa femme, ni son bateau... Tous sont disparus. Comme personne ne payait le loyer, le propriétaire a repris possession des lieux, a transporté leurs effets dans l'entrepôt et nous a loué la maison. Il y a sa camionnette qui rouille là-bas dans le champ. Personne ne s'en occupe. Il faudrait arriver à la vendre, ses radios et radars aussi. La municipalité finira bien par les vendre à l'enchère mais, alors, tout sera hors d'usage... Ne savez-vous pas où ils peuvent être ? C'est étrange, disparaître ainsi.

« Aucune idée, aucune ! C'est mon guide de pêche depuis huit ou neuf ans. D'habitude, il vient me chercher en bateau chez moi, à Sanibel. Il attend mon appel. Chaque année, la première semaine de novembre, c'est entendu, nous partons ensemble. Hier, pas de réponse, alors, je suis venu voir.

Ma saison de pêche risquait d'être gâchée. Il ne me restait plus qu'à engager les services d'un autre guide ou de

partir seul sur une embarcation louée. Cette année-là j'étais seul, aucun de mes fils n'était descendu avec moi et je n'avais pas d'invité.

Le loyer était dû. Jack trouverait bien le moyen de me rejoindre pour percevoir son argent : quatre mille dollars pour la période allant du quinze novembre au quinze février. Il a sûrement des taxes et des primes d'assurance à payer, des intérêts aussi et des remises de capital. Je n'ai qu'à attendre un peu, je ne manquerai pas d'avoir de ses nouvelles.

En revenant de Bokeelia à Sanibel, j'eus l'impression d'être suivi. Sur McGregor Street, à Fort Myers, l'impression devint une certitude. Peu avant Punta Rossa, dans la ligne droite qui traverse le marais avant d'arriver au poste de péage de la chaussée qui relie l'île à la terre ferme, ne voyant plus dans le rétroviseur l'automobile qui me suivait depuis Bokeelia, je m'arrêtai sur le bord du chemin. L'auto survint bientôt, me dépassa et continua. Au poste de péage, elle était stationnée. Je payai mon passage, franchit le pont-levis et m'engageai sur la chaussée. Personne ne me suivit. La filature reprit à Sanibel. La police de l'île m'attendait au coin de Periwinkle Road. Soudain, la voiture de police me dépassa, faisant clignoter son gyrophare et m'intima l'ordre de m'arrêter. L'agent fut très poli.

— Identifications.

— Ai-je commis une infraction ?

— Non, nous procédons à une identification de routine. Nous vérifions l'identité de tous les véhicules étrangers à l'île.

— Alors, celui que je conduis devrait vous être familier; sauf pour quelques visites à Fort Myers et à Cape Coral, il n'est pas sorti de l'île depuis cinq ans.

— Vous êtes résidant de l'île ?

— Non, mais depuis dix ans, je loue le même appartement trois mois par année.

— Quelle adresse ?

— Manatee Condominium, appartement 304, Higher Gulf Drive.

— Permis de conduire, s'il vous plaît.

Ce fut tout, mais la maison fut sans doute surveillée pendant toute la nuit. Le lendemain, dès sept heures du matin, on sonnait à la porte

— Police ! Open us, please !

C'était impératif. Avant de les laisser entrer, je leur ai demandé :

— Pourriez-vous vous identifier, s'il vous plaît.

Le policier me regarda comme si je l'insultais mais sortit néanmoins son portefeuille et m'exhiba sa carte. Je sus alors que j'avais affaire au Federal Bureau of Investigation.

— Et cet autre monsieur, avec vous, qui est-il ?

— Une seule identification suffit... Pouvons-nous entrer maintenant ou préférez-vous nous suivre ? me répondit-il sèchement.

— Entrez, je vous prie !

Ils entrent et s'assoient dans le salon. Sans préambule, l'agent du F.B.I. commence son interrogatoire :

— Connaissez-vous le Capitaine Borregaard ?

— Oui.

— Depuis combien de temps ?

— Huit ou dix ans.

— Que savez-vous de lui ?

— Rien, ou si peu. Ce n'est pas un homme qui parle beaucoup de lui-même.

— L'avez-vous jamais accompagné dans les Everglades ?

— Non, jamais. Il y a trop de moustiques et c'est malsain. Avec lui, je pêchais à l'embouchure des rivières, dans les détroits entre les cayes ou en haute mer. Nous ne somme jamais allés à l'intérieur des terres dans les marais.

— Connaissez-vous ses amis ?

— Non, aucun.

— Lui connaissez-vous une particularité ?

— Oui, c'est un Québécois comme moi.

— Vous en êtes sûr ?

— Absolument.

— Comment pouvez-vous en être certain ?

— Une fois, une seule fois, il m'a parlé en français. Il parle le français du Québec, un bon français du Québec, sans anglicismes, sans hésitations. C'est un homme de bonne éducation et qui a de l'instruction. C'est peut-être un marin de carrière, peut-être un ingénieur.

— Comment pouvez-vous le dire ?

— Ce n'est pas un ouvrier ni un simple mécanicien. Il s'y connaît en mécanique, mais aussi en électronique.

— Lorsque vous étiez ensemble, se servait-il de son poste de radio à ondes courtes ?

— Pour communiquer avec sa femme parfois.

— C'est tout ?

— Oui.

— L'avez-vous jamais entendu parler une langue autre que le français ou l'anglais ?

— Non, mais il se peut qu'il parle l'espagnol, sa femme vient du Mexique ou du Guatemala.

— Avez-vous déjà parlé à sa femme ?

— Jamais, je ne sais même pas si elle parle anglais.

— Quelle est votre nationalité ?

— Canadienne.

— Où demeurez-vous ?

— Montréal.

— Quelle est votre occupation ?

...

— Avant de poursuivre avec vos questions, j'aimerais savoir ce que vous voulez, ce que vous recherchez. Que reprochez-vous à Captain Jack, quel est le motif de votre enquête ?

— Cela ne vous regarde pas.

— Si cela ne me concerne pas, pourquoi devrais-je répondre ?

— Parce que si vous refusez de répondre, vous pourriez avoir des difficultés.

— Ce sont des menaces ?

— Non, une simple mise en garde.

— J'ai tout de même le droit de savoir ce qui se passe.

— Ce n'est pas essentiel.

— Alors, je ne répondrai plus à vos questions sans la présence d'un avocat. C'est mon droit, ici, n'est-ce pas et n'auriez-vous pas dû, avant de commencer à m'interroger, me mettre en garde et m'informer de ce droit ?

— Comme vous le voulez... mettons, pour satisfaire votre curiosité, que nous avons des informations à l'effet que votre capitaine serait impliqué dans le trafic de la cocaïne et que les bénéfices serviraient à financer des groupements terroristes en Amérique centrale. Celle qui vivait avec lui, Josefa Irrazabal, était avocate au Nicaragua. Nous la soupçonnons d'avoir été à la tête du réseau.

— Avoir été... ?

— Oui.. ils sont disparus.

— Morts ?

— On ne sait pas.

— Je ne suis au courant d'aucune de leurs activités, criminelles ou politiques. Aucune. Je n'en ai jamais parlé avec eux, ni entendu parler. Si je l'avais su, je me serais tenu loin d'eux. La politique ne m'intéresse pas et je ne veux en aucune façon, ni de près, ni de loin, être associé au crime organisé, surtout pas au trafic de la drogue. De plus, je déteste les terroristes politiques. Je ne peux vous donner aucune information, je n'en ai pas.

— Vous resterez encore un certain temps ici ?

— J'avais prévu être ici encore quinze jours.

— Et vous repartez ?

— ... pas nécessairement ; connaissiez-vous un bon guide de pêche ?

Il me regarda avec dérision, se leva et prit congé en disant :

— Nous communiquerons avec vous, s'il y a lieu. De toute façon, nous savons où vous rejoindre, à Montréal.

Et ils passèrent la porte.

Sitôt qu'ils furent partis, j'ai appelé mon avocat à Montréal pour qu'il me suggère un confrère qui puisse m'aider ici à Fort Myers. Deux heures plus tard, j'avais un

nom, j'ai pris rendez-vous et j'ai raconté mon histoire. Il n'y avait qu'un détail que j'avais oublié de préciser au F.B.I., c'est que j'étais locataire de Borregaard. Je demandai à mon procureur américain si je devais les rappeler et leur fournir cette information. Il me suggéra d'attendre qu'ils entrent en communication avec moi, précisant qu'alors il leur confirmerait que, lors de notre entrevue, j'avais eu l'intention de réparer cet oubli. Il me dit de le prévenir si le F.B.I. me convoquait ou prenait rendez-vous avec moi, m'assurant qu'il arriverait aussitôt pour m'assister.

Je n'eus aucune nouvelle du F.B.I., ni de quiconque. Borregaard ne se manifesta pas. Je n'avais aucune indication de ce qu'il était devenu. Lui devant toujours quatre mille dollars, de retour à Montréal, je fis sortir mes chèques des années antérieures pour voir où ils avaient été encaissés. L'endossement me révélerait le nom de sa banque. Je pourrais ainsi déposer à son compte les sommes que je lui devais. À ma surprise, je me rendis compte qu'il avait ouvert un compte à ma propre caisse populaire à Montréal et y avait déposé tous les chèques que je lui avais fait parvenir.

Je demandai un rendez-vous au gérant de la caisse. Il me confirma qu'effectivement Borregaard avait ouvert un compte, y avait déposé tous les chèques que je lui avais envoyés, qu'aucun retrait n'avait été effectué sur ce compte depuis au moins quatre ans et que les sommes qui s'y étaient accumulées atteignaient près de quinze mille dollars. Il fit venir le dossier et, à ma surprise, me fit lire la procuration suivante :

Je, J. Borregaard de Bokeelia, État de Floride, U.S.A., donne, par les présentes, ma procuration à M. Yves Chrétien de Montréal, détenteur du compte 547 à la présente Caisse Populaire, pour faire tous dépôts et tirer tous chèques sur le présent compte, ratifiant à l'avance tout chèque ou retrait que M. Y. Chrétien fera. L'exemplaire requis de la signature de M. Y. Chrétien est celle qui apparaît à son compte 547.

Et j'ai signé.

Jack Borregaard.

témoïn :

Josefa Manuela de Molina Irrazabal.

certification :

I, W. J. Curtis, Notary Public for Lee County, hereby certify that the present document has been signed by Cpt. J. Borregaard and Mrs. J. M. de Molina Irrazabal, in my presence.

— Qui est Josefa de Molina ? me demanda le gérant.

— C'est sa femme.

— Que fait-on avec ce compte ?

— Vous le laissez là. Laissez l'argent s'accumuler avec les intérêts. Je vais en ouvrir un autre, à mon nom, en fidéicommiss, vous y déposerez ce chèque de quatre mille dollars.

Je fis un chèque, l'endossai pour dépôt au compte de Yves Chrétien *in trust*. Si jamais lui ou Josefa reparaisait, on pourrait identifier clairement et sans discussion les deux comptes et il y aurait, sans possibilité de confusion, preuve que j'avais acquitté ponctuellement mon loyer.

En juin, soit quelque cinq mois après mon retour de Sanibel, alors que je n'avais toujours aucune nouvelle du F.B.I., de mon procureur, de Borregaard et de Josefa, je reçus de la Municipalité de Sanibel un compte pour taxes municipales adressé à mon nom. Je fis immédiatement un interurbain pour vérifier ce qui arrivait et comment il se faisait qu'on m'envoyait un compte de taxes alors que l'appartement était la propriété de Jack Borregaard. Le greffier de service m'informa que la propriété était bien enregistrée à mon nom depuis le mois de mai de l'année précédente et il fut étonné d'apprendre que je l'ignorais.

Immédiatement, j'entrai en communication avec l'avocat de Fort Myers pour qu'il démêle cet imbroglio. Une semaine plus tard, je reçus de lui la lettre suivante :

Sir,

Please find herewith a certified copy of a Deed of Sale and Conveyance registered at Lee County's Registry Office. Please call the undersigned upon receipt.

Yours

XXX Barrister and Solicitor.

Je dépliai l'acte de vente, lus et réalisai que j'étais bien devenu propriétaire de l'appartement sans même avoir comparu à l'acte. Le document se lisait comme suit (traduit de l'anglais) :

AUX PRÉSENTES ONT COMPARU :

Capitaine Jack Borregaard, domicilié et résidant à Bokeelia, Pine Island, Lee County, Florida, U.S.A., ci-après dénommé le vendeur

et

M. Yves Chrétien, gentilhomme de Montréal, Province de Québec, Canada, résidant occasionnellement en Floride, à Manatee Condominium, appartement 304, Sanibel, Lee County, Floride, U.S.A., aux présentes représenté par Dame Josefa Manuela de Molina Irrazabal, domiciliée et résidant elle-même à Bokeelia, dûment autorisée aux fins des présentes, ainsi qu'elle le déclare : ci-après dénommé l'acheteur.

Le vendeur, Capitaine Jack Borregaard, par les présentes, vend, cède et transporte à M. Yves Chrétien, pour le prix et la valeur de un dollar (1,00 \$) et autres considérations dûment reçues avant ce jour, dont quittance, cet immeuble portant l'adresse : Manatee Condominium, unité numéro 304, Higher Drive, Sanibel Island, Lee County (description technique suit), l'acheteur devenant propriétaire dudit immeuble, à compter de ce jour, le vendeur s'en dessaisissant en faveur de l'acheteur, ses héritiers et ayants droit.

Signé: Jack Borregaard

SIGNÉ: Y. Chrétien

Par :

J.M. De Molina Irrazabal

J'étais donc propriétaire d'un appartement de prix sans l'avoir su. Pourquoi Captain Jack et Josefa avaient-ils posé ce geste ? Ils devaient craindre le pire, possiblement, et une bonne façon de mettre leur bien à l'abri était de temporairement le mettre à mon nom. Si la situation devait durer un certain temps, ils prenaient le risque de me faire confiance. Je pourrais certes vendre la propriété, encaisser le produit et disparaître à mon tour, mais un tel geste de ma part était improbable. Si je devais vendre, ils s'attendent sans doute à ce que j'investisse le produit de la vente en fiducie et leur remette le capital et les intérêts quand ils reparaitront et me demanderont des comptes.

Mais la propriété était là. Qui s'en était occupé de Noël à avril ? J'appelai mon procureur de Fort Myers. Il me répondit assez fraîchement :

— Êtes-vous certain de m'avoir tout dit lorsque nous nous sommes rencontrés ? Je dois tout savoir pour pouvoir vous défendre adéquatement, le cas échéant, et j'ai l'impression que vous me cachez des choses...

— Non... rien... je n'étais pas au courant de ce contrat, j'en ai pris connaissance lorsque vous m'en avez envoyé copie.

— Un fait est certain, Jack Borregaard a une confiance absolue en vous... vous êtes certain qu'il n'y a rien qu'il puisse utiliser contre vous ?

— Rien.

— C'est une situation invraisemblable, et si Borregaard a commis ici un acte illégal, personne ne croira votre histoire ! Vous seriez mieux d'attendre un peu avant de revenir ici.

— ... me priver de Sanibel !

— Il vaudrait peut-être mieux, pendant un certain temps... le temps de laisser les choses s'éclaircir et se préciser...

— Qu'est-ce que je fais de la propriété ?

— Je vous suggère d'en confier la gestion à une agence qui la louera, l'entretiendra, paiera les taxes et les assurances et vous remettra le solde créditeur après s'être payé une commission.

— Trouvez-en une, vérifiez le contrat et les clauses et envoyez-le-moi pour signature !

Ce qui fut fait. Pendant deux ans, je reçus des rapports périodiques de l'administration de l'appartement, avec, chaque fois, un chèque que je déposai dans mon compte fiduciaire à la caisse populaire. Pendant deux ans, j'évitai de descendre à Sanibel. J'en profitai pour séjourner au Mexique, à Cozumel, puis à Puerto Vallarta. Pendant ce temps, le compte personnel de Captain Jack grossissait régulièrement, les taux d'intérêt ayant atteint quinze pour cent. J'avais retiré l'argent de son compte et l'avait placé en certificats de dépôt garanti. Il avait maintenant plus de vingt mille dollars à son nom. Dans mon compte fiduciaire, il y en avait autant et l'appartement était toujours là.

Cette situation ne pouvait pas durer indéfiniment.

Avec ma femme, je pris donc l'avion pour Tampa, nous y louâmes une automobile et, en trois heures, nous étions à Sanibel où nous nous installions à l'Island Inn. Le lendemain, j'arrivai à l'impromptu chez mon avocat.

— What brings you here ?

— Ce qui m'amène ici ? Vous vous le demandez ! Je veux savoir où j'en suis avec cet appartement, l'argent qui ne cesse de s'accumuler et Jack et Josefa ?

— L'appartement, apparemment, il est à vous, l'argent aussi. Et Jack et Josefa de Molina, pas de nouvelles ?

— Aucune. Je n'ai pas entendu parler d'eux depuis maintenant plus de trois ans, depuis le jour où le F.B.I m'a interrogé, quand j'ai fait appel à vous.

— No news, good news !

— Pas de nouvelles, bonnes nouvelles ! Ne soyez ni cynique ni sarcastique. Je n'ai en rien recherché cette situation qui me complique la vie et me rend suspect. Même vous, mon procureur, vous ne me croyez pas !

— Moi, je ne suis pas là pour croire qui que ce soit, les juges sont là pour décider s'ils doivent croire ou non et avaler ou non les histoires qu'on leur raconte. Moi, je suis là pour donner des conseils sur la base de ce qu'on me raconte... tant pis si on ne me dit pas la vérité. Les conseils que j'aurai donnés et pour lesquels on m'aura payé ne seront alors pas adéquats !

— Alors, vous m'avez donné de bons conseils parce que ce que je vous ai raconté est vrai, mais, vous qui habitez ici... n'avez-vous rien entendu... n'avez-vous aucune information à me donner ?

— Aucune information certaine... des on-dit, des échos...

— Que dit-on ?

— Qu'ils sont morts tous les deux !

— Comment ?

— Assassinsés par la pègre de Miami qui se serait ainsi débarrassée de deux compétiteurs.

— La pègre ?

— En faisant le commerce de la cocaïne, ils sont entrés en compétition avec elle et on aurait décidé de les supprimer pour s'assurer du monopole des expéditions de cocaïne en provenance de Colombie et d'Amérique centrale.

— Et comment sait-on ?

— La pègre aurait répandu la bonne nouvelle de cet assassinat pour bien laisser savoir à tous ceux qui voulaient se mêler de ce commerce qu'elle ne le tolérerait pas. Elle a peut-être aussi de la sorte laissé savoir à la C.I.A. qu'elle pouvait à l'occasion lui rendre le service d'éliminer des terroristes ou des agents anti-américains.

— Il n'y a pas d'information certaine ?

— Non... mais on m'a dit que le F.B.I. avait fermé le dossier. Il est donc probable que ce qu'on raconte soit vrai, que Jack Borregaard et Josefa de Molina étaient des terroristes engagés dans le commerce de la drogue pour financer les activités de leur groupement et qu'ils ont été éliminés... on a ici des problèmes plus urgents que de s'occuper du sort de terroristes éliminés...

— C'est prendre beaucoup de choses pour acquises.

— Pas tant, on a vérifié beaucoup de points !

— Comme ?

— On a vérifié l'identité de Jack Borregaard.

— Et ?

— Le vrai Jack Borregaard, ou Beauregard, natif de Worcester, Mass., est mort au Viêt-nam !

— Et celui que j'ai connu ?

— On ne sait pas qui il est, sauf qu'il était québécois, et c'est vous qui avez fourni ce renseignement.

— Ce détail, j'en suis certain.

— Êtes-vous certain de ne rien savoir de plus sur lui ?

— N'avez-vous pas une hypothèse ? Pourquoi un Québécois se serait-il ainsi impliqué dans une organisation clandestine qui se finançait en faisant le commerce de la drogue ?

— Par amour, peut-être !

— C'm'on, don't be so romantic !

— Il ne faut pas écarter cette possibilité. Par ailleurs, c'est peut-être aussi par goût du risque ou pour des raisons politiques. La seule fois où je l'ai entendu parler de politique, il a tenu des propos étranges...

— Comme...

— Il disait que l'indépendance du Québec serait impossible sans aide extérieure...

— It's plain common sense...

— Voulez-vous dire qu'il était un terroriste québécois qui aidait un groupe révolutionnaire sud-américain dans l'espérance d'un jour pouvoir compter sur son aide ou celle de ses alliés... Castro ou les gens du Nicaragua ou les

agitateurs du Pérou ou du Chili s'ils arrivent un jour à prendre le pouvoir ?

— Maybe... I don't know !

— Alors, si c'est ça, c'était vraiment un romantique avec des tendances suicidaires. Comme agitateur politique canadien, il avait déjà sur le dos la Gendarmerie royale. Entré dans le mouvement terroriste, ici, en Floride, il a attiré l'attention et l'intérêt de la C.I.A. Impliqué dans le commerce de la drogue, le F.B.I. s'est mis sur sa piste et la pègre de Miami l'a exécuté parce qu'il lui faisait concurrence. Il a même peut-être été supprimé à la suggestion et avec le consentement du F.B.I. et de la C.I.A... pourquoi pas ? Il se peut même que la Gendarmerie canadienne soit heureuse de sa disparition... un romantique suffisamment réaliste pour savoir ce qui l'attendait et qui a mis cette propriété à mon nom au cas où lui ou Josefa parviendraient à survivre...

— ... ou peut-être pour que vous remettiez ces biens à ceux à qui ils appartiennent...

— Qui ?

— Les clandestins québécois ou sud-américains !

— Je ne les connais pas.

— S'il y a lieu, ils sauront bien se faire reconnaître, mais êtes-vous bien certain de ne pas en savoir plus ?

— Certain !

— Soyez-en bien certain !

Je n'étais guère plus avancé. Je ne savais rien et je demeurais toujours suspect. Pendant deux autres années, j'ai évité Sanibel puis finalement j'y suis retourné ! J'ai la conscience tranquille et si Jack ou sa compagne réapparaissent ou si d'autres se présentent et réclament les biens, je suis prêt à tout leur remettre.

Mais je n'ai jamais eu de nouvelles d'eux, ni de personne, et cette propriété maintenant enregistrée à mon nom vaut aujourd'hui presque un million. Je crois bien qu'un jour mes enfants hériteront du trésor de Rackham le Rouge. En attendant, je retourne régulièrement à la pêche. Je me suis acheté un bateau qui est à l'ancre dans une marina de l'île. Je n'ai pas besoin de guide, je connais la mer, les anses et les cayes mieux que quiconque ici et, parfois, il m'arrive de passer un îlet à l'aspirateur.

On ne sait jamais. Il y a peut-être un trésor caché sur l'une de ces îles.